

— Voilà, par exemple, une chose que je ne vous ai pas demandée. Criquet roula des yeux furibonds.

— Le bon moyen de ne pas se réveiller, lorsqu'on entend des coups de feu dans la nuit ! s'écria-t-il.

— Quoi qu'il en soit, je vous préviens qu'à l'avenir vous ne sortirez plus des tentes, le soir, affirma le chef.

Von Ruff, comprenant sans doute son inconséquence, resta silencieux, et la troupe entière, munie du sanglier, s'en retourna au campement, achever le reste de la nuit, dans un repos un peu troublé.

XXXIII

DES SINGES ET DES RUINES

On fut levé de bonne heure, car il fallait continuer l'étape vers les Stanley-Falls.

On bouda encore un peu von Ruff de sa mésaventure de la veille ; mais comment se fâcher avec un homme qui restait indifférent à tous les orages, d'où qu'ils vissent, et qui répondait par une parole en l'air aux remontrances qu'on lui faisait ?

Ce fut encore le cas, et lorsque les tentes furent pliées, on avait déjà passé l'éponge sur la méconduite du savant.

On allait donc regagner les canots, quand Criquet, qui s'était éloigné sans être aperçu, vint accourir avec dans les bras une grande statue, ou plutôt un grand buste en bois, grossièrement sculpté.

Le Bruxellois criait à tue-tête et faisait des bonds joyeux à faire rire un rocher.

— Je tiens mon idole ! exclama-t-il.

Et il fit, en effet, évoluer la statuette d'une main à l'autre, en lui prodiguant des saluts révérencieux.

— Où avez-vous cherché cela ? demanda de Sambry.

— Dans le temple du féticheur.

— Quelle idée !

— Une idée comme une autre.

— Et qu'allez-vous en faire ?

— L'emporter avec nous.

— Cela ne nous servira de rien.

— Allons-donc ! Et la puissance des dieux !

— A quoi bon ?

— La belle question !

— Mais enfin, voyons, je n'y vois pas d'utilité.

— Dans ce cas, je le garde comme souvenir.

— C'est de la démente.

— N'empêche que j'y tiens.

Et de nouveau Criquet imprimait à son idole des mouvements de va-et-vient qui la firent paraître plus hideuse encore.

Mwama s'approcha du Bruxellois.

— Mon maître a tort de vouloir emporter cette idole, dit-il.

— Et pourquoi, je te prie ?

— Parce qu'aux yeux des indigènes c'est un sacrilège.

— Je ne me moque pas mal des indigènes.

— Mon maître peut dire cela ; mais si les naturels voyaient parmi nous ce fétiche, il pourrait nous en résulter des conséquences fâcheuses.

— En quel sens ?

— Les fétiches sont une chose sacrée qu'il n'est pas permis d'enlever.

— Distinguons : je n'enlève rien, je prends.

De Sambry intervint.

— Voyons, dit-il, soyez raisonnable.

— Mais je le suis, car je ne fais aucun mal, je présume, en donnant à ce morceau de bois, d'autres prêtres et un autre temple.

— C'est inutile.

— Mais à son avantage exclusif.

— Pour nous c'est une encombre.

— Il nous aidera à faire des miracles.

— La science de Harris sera suffisante. Croyez-moi, mon ami, Mwama a raison. Ce rapt pourrait nous faire mal venir des indigènes, et puis, nous n'avons pas le droit de nous emparer d'un objet qui appartient à autrui.

Il fallut bien des discussions encore pour amener Criquet à se désaisir de son idole ; mais à la fin il entendit raison et alla, d'un air penaud, replacer son buste où il l'avait cueilli.

— Et maintenant, en route ! dit le chef.

On s'embarqua et bientôt les canots, glissant légèrement sur le fleuve, laissèrent derrière eux le village abandonné.

Le temps était superbe.

Dans le ciel flottait un monde de nuages azurés et sur la terre une infinité d'oiseaux gazouillaient entre la verdure.

Le long du rivage voltigeaient des milliers d'insectes, poursuivis par d'autres en jouant avec leurs congénères les jeux éternels de la nature, heureuse de revivre.

Sur les eaux peu transparentes du fleuve flottaient les nénuphars, qui buvaient à larges gorgées les rayons du soleil et qui pompaient délicieusement, à travers leurs tiges fibreuses, les fraîcheurs du cours d'eau.

Le seul inconvénient dans cet ensemble harmonieux était la chaleur que répandait l'astre du jour.

Bien que la journée n'en était encore qu'à son début, une sorte de suffocation flottait dans l'air, rendue plus insupportable encore par l'absence de toute brise.

Les pauvres pagayeurs, courbés sur leurs avirons, soufflaient péniblement, tandis que la sueur inondait leur front reluisant.

De nouveau les explorateurs purent constater l'utilité des tentes-auvents dûes à l'initiative de Criquet.

Le soleil avait beau darder d'aplomb ses rayons meurtriers, les voyageurs, nonchalemment assis sous les abris en toile, ne sentirent pas ses atteintes d'une manière intolérable.

Ils pouvaient admirer à leur aise et sans trouble, le magnifique paysage qui fuyait des deux côtés du fleuve, comme un tableau enchanteur.

Un nombre considérable de bananiers aux feuilles protectrices étendaient au-dessus des broussailles, leurs bras multiples, chargés de fruits et de fleurs.

Ils formaient des forêts en miniature, au sein desquelles se mouvaient des légions de singes noirs, remplissant l'espace de leurs criaileries stridentes.

Ces animaux, attirés par le bruit de la caravane nautique, venaient, en troupes considérables, se poster à la lisière de leur domaine, pour voir passer la flotille.

D'un œil hébété ils contemplaient l'équipe qui s'éloignait à force de rames; et, sautant de branche en branche, d'arbre en arbre, ils daignaient ainsi escorter les voyageurs aussi loin que cela leur était possible.

Avec leur taquinerie naturelle, plusieurs d'entre-eux s'amusaient à lancer, de temps à autre, vers le fleuve, une banane, au risque de se faire mal venir leur salutation par trop démonstrative.

Ce manège amusait beaucoup Criquet, qui charmait ses loisirs en interpellant les singes par les acclamations les plus fantaisistes et en leur jetant des phrases à faire pouffer de rire.

Et les quadrumanes de répondre à la gesticulation du Bruxellois, par une gymnastique ébourrifiante, entremêlée de cris à faire bondir de colère un sourd-muet.

La chose allait à la fin si loin que de Sambry dut intervenir.

— Laissez-donc ces animaux tranquilles, dit-il à Criquet.

— Eh, diable ! Je ne leur fais aucun mal, répondit le Bruxellois.

— Assurément non, mais vous les amenez à nous régaler d'un charivari dont nous pourrions parfaitement nous passer.

— Ayez pitié de ces pauvres bêtes ; il est si rare qu'ils puissent causer avec des êtres humains.

— Ah, vous appelez cela causer ?

— A coup sûr, voyez donc ce grand singe là-bas, comme il s'amuse à me faire des signes d'intelligence. Bonne bête !

Mais au même instant, la bonne bête cueillit une grosse banane, et prompt comme un éclair, la lança vers les explorateurs.

Criquet l'attrapa en pleine figure.

Il hurlait comme un possédé, pendant que les compagnons se tordaient d'hilarité.

— Bonne bête ! s'écria sir William.

Mais le Bruxellois n'était pas content du tout.

Tout en se tenant le nez, qui avait reçu la banane, il montra le poig au singe et le combla d'insultes.

— Ah le bandit, le tartufe, l'assassin ! hurla-t-il.

— La bonne bête ! répéta sir William.

— Le scélérat ! exclama Criquet. Si je le tenais !

— Allez-donc lui serrer la main, ou plutôt la patte.

— Attendez, je vais lui flanquer sa punition.

Et Criquet, oubliant un instant sa blessure, prit son fusil et envoya une balle au singe peu fraternisation.

Le plomb alla siffler dans les feuilles, sans toucher le délinquant ; mais la bande entière des quadrumanes, pris d'une peur atroce, se sauva, dans un désordre indescriptible, vers l'intérieur de la forêt.

Pendant quelques minutes ce fut un vacarme épouvantable de cris et d'exclamations, qui firent penser à un débordement infernal, puis tout retomba dans le silence.

Le dernier des singes s'était esquivé.

Cependant le nez de Criquet avait reçu une bonne atteinte et maintenant seulement il s'aperçut que le sang s'en échappait.

D'un air penaud il s'épongea au moyen de son mouchoir, non sans essuyer une avalanche de quolibets de la part des camarades, sur les excellents sentiments de la « bonne bête ».

— Vous en serez quitte pour un gonflement, fit Darly.

— Voilà ce qui m'importe peu, mais ce qui me tracasse c'est que je n'ai su tuer le gredin.

— Il n'y a qu'à prendre votre revanche.

— Ma revanche ?

— Mais oui !

— Comment cela ?

— Parbleu, c'est élémentaire. La première fois qu'un singe vous assommera encore le nez au moyen d'une banane, il faudra viser plus juste.

— Merci, je sors d'en prendre.

Et Criquet, maugréant contre la mauvaise fortune, se mit à continuer le pansement de sa blessure, en l'imbibant d'un bain froid puisé dans le fleuve.

Cependant la flotille marchait bon train, entre les rives charmantes du Congo, et insensiblement on touchait à l'heure de midi.

Le chef commanda la halte pour le repas.

On chercha un endroit convenable pour camper à cet effet, ce qui offrait une difficulté assez grande, par la raison que la végétation sur la berge était si touffue et si serrée, qu'elle ne laissait presque aucun vide pour aborder.

Néanmoins, au bout de quelques mètres de parcours, on trouva ce qu'il fallait.

Les herbes du rivage étaient aplaties en cet endroit, et l'on eut même dit que celui-ci devait avoir été beaucoup fréquenté, tant sa commodité de circulation tranchait avec l'inextricable végétation du voisinage.

Mwama en fit immédiatement la remarque.

— Des hommes ont passé par ici, ou bien des éléphants, dit-il.

— Nous allons le savoir, répondit le chef. A terre !

Il ne fallut pas longtemps à la caravane pour vider les canots.

On avait hâte de se reconforter.

Au bout de quelques minutes chacun fut installé fort convenablement à l'ombre d'une petite forêt de bananiers.

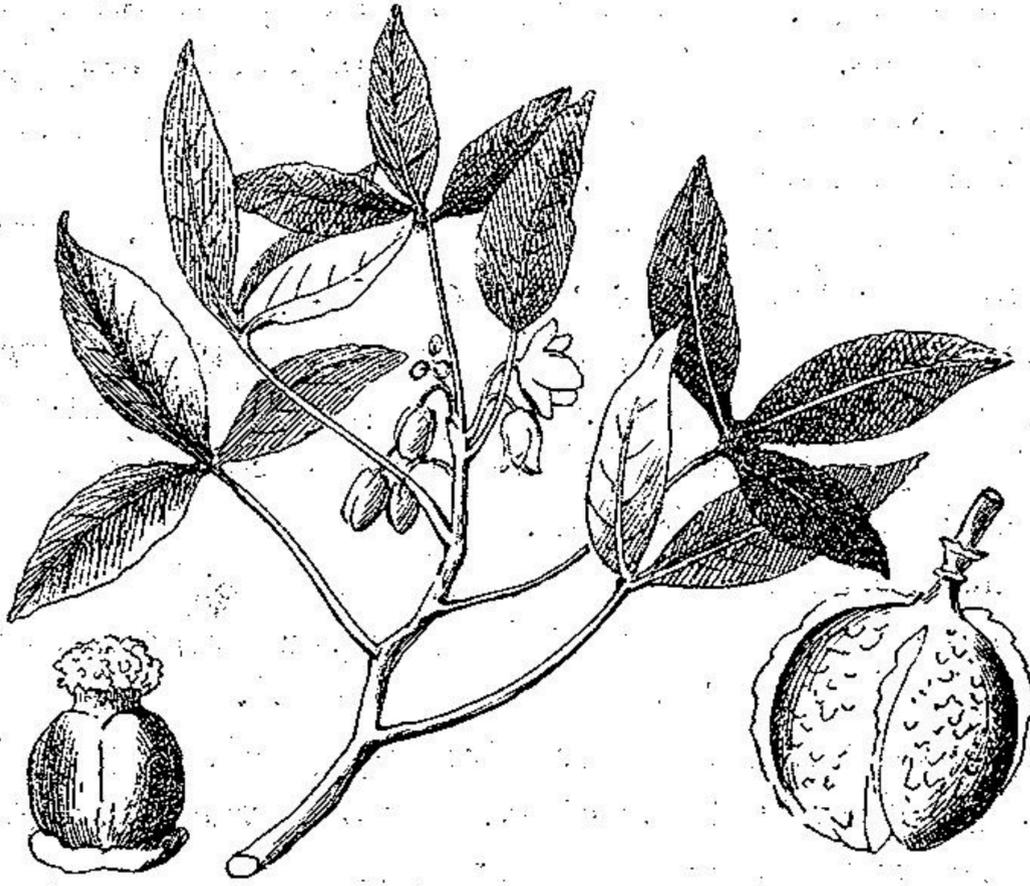
On mangea de bon appétit, pendant que l'on faisait la causette.

Mwama en revint à son idée que ces parages devaient être habités par des hommes ou des éléphants, attendu que c'était le seul endroit jusqu'ici, au milieu du fouillis de végétation, où des routes se trouvaient tracées.

— Je crois même qu'il s'agit d'indigènes, conclut-il en laissant errer au loin son œil de lynx.

— Pourquoi? demanda le chef.

— Parce que j'aperçois là-bas un champ de manioc.



LE MANIOC.

En effet, non loin des explorateurs, perdu entre les hautes herbes et le feuillage, se remarquait une plantation de manioc.

Le dîner fini, on résolut de pousser une pointe jusque là, afin d'en avoir le cœur net.

L'allégation de Mwama se confirma.

— Ce qui m'étonne, fit le chef, c'est que ce champ soit si délabré.

— Oui, maître, il doit y avoir une cause, répondit le serviteur.

— Quelle serait-elle?

— Je l'ignore.

— Penses-tu qu'il y ait un village ici?

— Absolument, maître.

— Si nous le cherchions ?

— Cherchons ! firent les compagnons.

Conséquemment on suivit le sentier passablement large, et, au bout d'un quart-d'heure, on arriva à une sorte de clôture en bois, rognée, renversée, brisée, et, en maintes places, carbonisée.

Les explorateurs s'arrêtèrent, quelque peu surpris.

— Voilà qui est bizarre, fit le chef.

— On dirait du bois brûlé, remarqua sir William. Regardez-donc.

Réellement la clôture portait les empreintes indéniables du feu, et il était visible que la force avait présidé à sa destruction.

Ce qui n'avait pas été rongé par les flammes avait été abattu par des efforts violents, dont les traces se montraient jusque sur le plus petit morceau de bois.

— C'est flagrant ! dit le chef.

— Indiscutable, ajouta Harris.

— La ruine a soufflé sur ces lieux.

— Une vengeance de peuplade à peuplade, probablement.

Le doute devint impossible lorsque Criquet se baissant tout à coup, eut ramassé un objet gisant au milieu des décombres.

— Un fer de lance ! s'écria-t-il.

Effectivement, c'en était un.

Les explorateurs l'examinèrent et furent, à présent, complètement convaincus.

Du reste, ils allaient en apprendre davantage.

Mwama, qui s'était détaché d'eux, et qui se trouvait à quelque distance de là, leur fit signe de s'approcher.

Poussés par la curiosité, ils accoururent auprès du nègre, et se trouvèrent en présence d'un spectacle désolant.

Une vingtaine de huttes en chaume, brûlées, incendiées jusqu'à la base, étalaient leurs affreuses nudités.

Des poteaux calcinés, des toits consumés à demi, des objets de ménage brisés ou contorsionnés gisaient sur le sol, dans un pêle-mêle qui donnait froid au cœur.

D'espace en espace la terre avait une teinte rougeâtre, ou était couverte d'une croûte provenant assurément d'un liquide durci.

— Du sang ! s'écria de Sambry avec répulsion.

Plus loin cette horreur devait s'accroître encore.

A l'autre bout de l'emplacement les explorateurs trouvèrent un colossal amas de cendres, d'os et de restes de bois.

Sur ces débris lugubres se détachaient plus de vingt crânes, décharnés, noircis, léchés, eux également, par les flammes.

Ces têtes de mort semblaient rire d'un rictus douloureux, et implorer vengeance.

Les voyageurs furent stupéfaits.

— Quelle désolation ! soupira de Sambry, en laissant errer autour de lui ses regards attristés.

— Le massacre et la tuerie ! murmura Paul.

— Un drame barbare s'est joué ici.

— Oui, maître, intervint Mwama, nous nous trouvons en présence d'un de ces terribles actes qui ne sont que trop fréquents en Afrique. Une guerre de peuplade à peuplade doit avoir produit ce sinistre tableau. La tribu qui habitait ce village, vaincue, battue, aura dû prendre la fuite dans les bois ; et le vainqueur, s'emparant du chef et de sa famille, les aura brûlés vifs sur un bûcher, aux applaudissements de son armée entière.

— Et ces crânes en sont le témoignage, sans doute ?

— Oui, maître.

— C'est à en frémir.

— Non content de sa victoire et de ce premier et repoussant sacrifice, le vainqueur a voulu couronner son œuvre, en incendiant les habitations des malheureux indigènes.

— Et ceux-ci, où sont-ils ?

— Ils courent la forêt et la plaine, maître.

— Sans gîte ?

— Sans gîte, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un emplacement propice à la construction d'un nouveau village. A moins qu'avant cette époque ils ne fassent la rencontre de l'un ou l'autre négrier qui, les voyant sans défense, se les accapare pour les réduire à l'esclavage.

Le sombre tableau esquissé par Mwama ne laissa pas que d'impressionner profondément les explorateurs.

Ils se retracèrent en esprit, le combat qui s'était livré, la résistance opiniâtre des indigènes, leur désespoir de se voir vaincus, le bûcher dévorant les victimes, tout le village en feu, jetant sur les environs ses lueurs rougeâtres et frémissantes.

Ils virent tout cela par les yeux de l'âme, et ils en frémirent jusqu'au fond de leurs veines.

Attirés par la désolation même du spectacle, ils ne purent en détacher leurs regards et le contemplèrent encore longuement.

comme s'ils tenaient à en graver les moindres détails dans leur mémoire.

Criquet rompit, le premier, le silence.

— Allons-nous pousser racine ici? demanda-t-il.

— Ces horreurs ne vous disent donc rien? interrogea de Sambry.

— Si! Mais enfin, qu'y pouvons-nous?

— Rien, je le sais, et c'est ce qui me désole.

— Au fait, le mal est consommé.

— Malheureusement: car si jamais nous sommes appelés à assister à pareil vandalisme, je vous assure que nous saurons défendre les opprimés.

— Cela va sans dire.

Il fallut bien, pourtant, se décider à quitter les lieux.

C'est qu'on fit enfin.

— Retournons au fleuve, dit le chef.

On prit donc le chemin des canots, où le personnel attendait un peu impatiemment ses maîtres.

Tout le monde chercha son embarcation; et, dans celle-ci, sa place habituelle, et l'on s'apprêta à partir, lorsqu'un petit incident vint, encore une fois, retarder le départ.

Au moment où sir William voulut s'asseoir sur la banquette, il vit, à proximité de son canot, émerger la tête colossale d'un hippopotame.

L'instinct du chasseur se réveilla, et il oublia, d'un trait, caravane, voyage et compagnons.

Un éclair de joie brilla dans ses yeux arc-boutés.

— A moi! s'écria-t-il.

Il épaula, visa, et la balle alla cogner le front de l'animal.

Celui-ci, surpris de cet attouchement désagréable, se prit à toiser d'un œil curieux, les hommes de la flotille, sans toutefois s'éloigner ou disparaître au fond des ondes.

— Il en demande encore, fit sir William. Attendez.

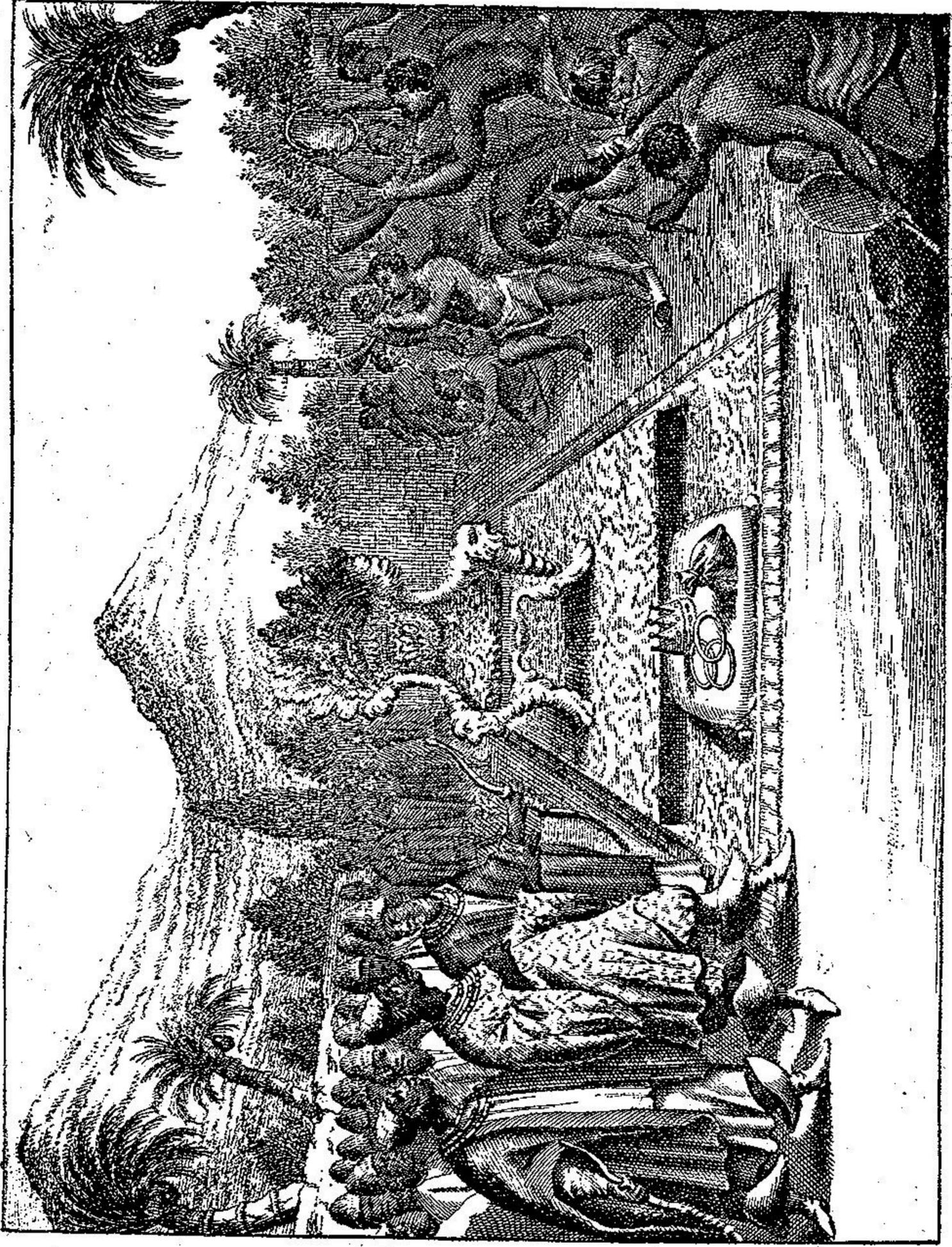
De nouveau il envoya une balle sur la tête rugueuse de l'hippopotame. Mais cette fois, la scène menaça de tourner au tragique.

La bête, furieuse, l'œil en feu, la gueule ouverte, se précipita vers les canots, avec une force inouïe.

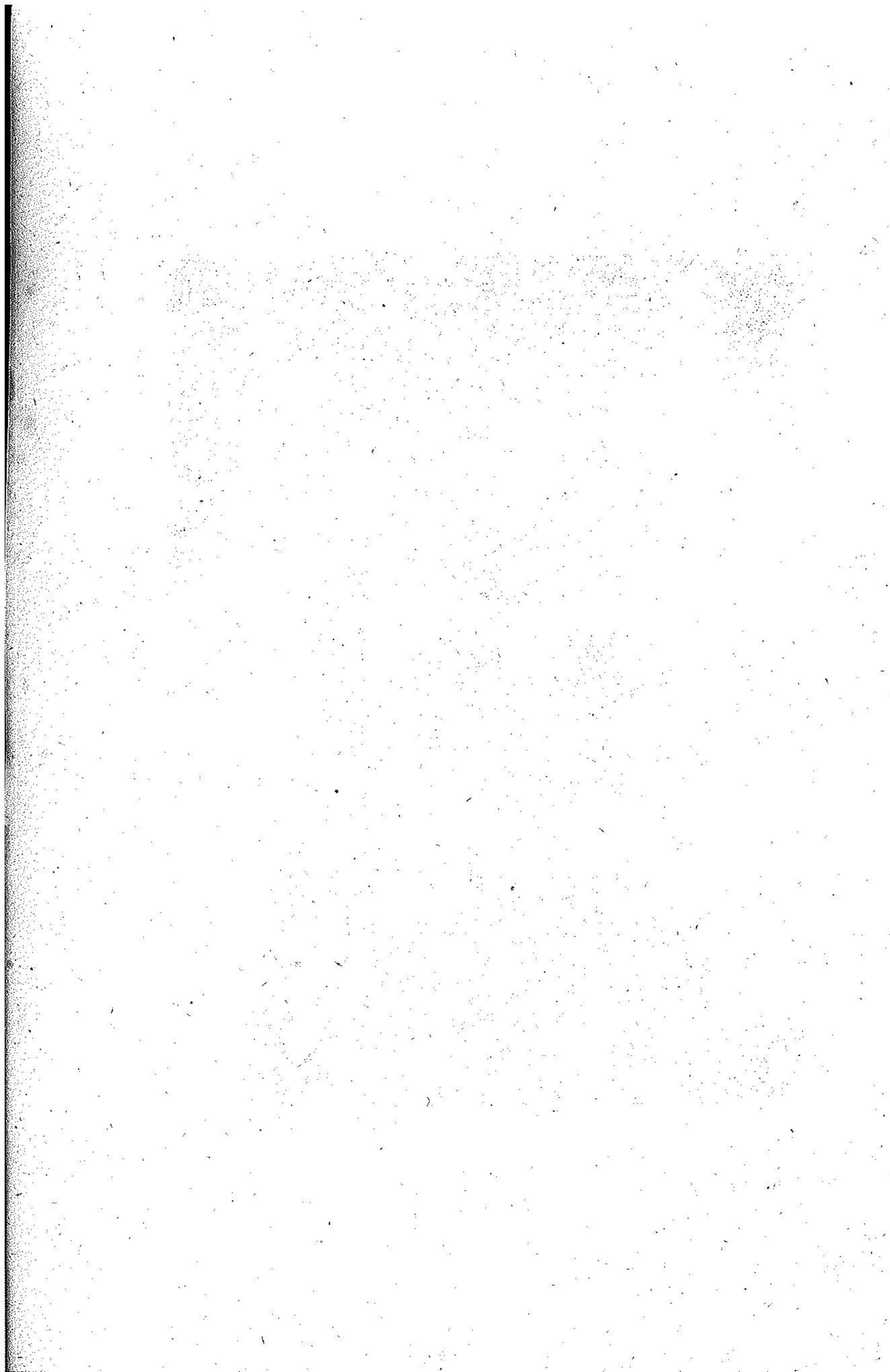
Sir William vit le mouvement.

Heureusement il était sur ses gardes.

Les compagnons observaient le chasseur et s'intéressaient, naturellement, à l'attaque de sir Darly.



JE MONTRERAI SUR MON TRÔNE. (P. 421.)



Au moment où l'hippopotame allait se ruer sur les embarcations, l'Anglais épaula de nouveau et, par un hasard fortuit, sa balle alla crever un œil au monstre.

Celui-ci, furibond, n'en continua pas moins son attitude agressive, et il se trouvait déjà tout près d'un des canots, lorsque sir William, s'adressant à ses camarades, leur cria :

— Feu sur toute la ligne !

Avec une promptitude merveilleuse une dizaine de fusils furent épaulés, une détonation formidable roula sur le fleuve, et l'animal, labouré de blessures, exhala un râle suprême, puis il disparut dans les profondeurs, au milieu d'une large mare de sang rougissant les ondes.

— Là ! Il a son compte ! fit sir William.

— En effet, répondit Criquet ; il doit être à peu près réduit en compote.

— C'est qu'ils ont la peau dure, ces gaillards.

— Et pas commode à percer.

Mais sir Darly n'écoutait plus.

Il tenait le regard obstinément fixé sur l'eau.

— Où diable, reste-il donc ? grommela-t-il.

— L'hippopotame ?

— Mais oui ; je veux l'emporter.

XXXIV

LES STANLEY-FALLS

Il fallut bien des discours pour persuader sir William de la parfaite inutilité de traîner après soi le gigantesque amphibie qu'on venait de tirer.

Le chasseur, entêté par nature, ne voulut d'abord rien entendre sur ce point, et ce ne fut qu'après ordre formel du chef que la caravane nautique pût reprendre le large.

Sir William, campé à l'arrière de son canot, fouilla des yeux la surface du fleuve, pour tâcher de retrouver la trace de l'hippopotame.

On était déjà loin lorsque le cadavre de l'animal vint flotter sur l'eau.

Sir Darly faillit s'élaner par dessus bord pour aller à sa remorque.